

Manoise fut convaincue que le mal faisait des progrès rapides et qu'elle était impuissante pour l'arrêter, elle sentit renaître plus vives toutes ses appréhensions et les plus cruelles angoisses envahirent son cœur.

Un jour, elle dit à sa chère désolée :

— Jeanne, mon enfant, tu ne ne veux donc pas te consoler ?

— Pour cela, maman, répondit la jeune fille d'un ton douloureux, il me faudrait oublier, et je ne peux pas.

— Jeanne, si tu ne prends pas sur toi de te résigner, de surmonter ton chagrin, tu peux mourir !

L'enfant la regarda avec une expression indéfinissable et répondit :

— Là-haut, avec les anges, les morts sont heureux !

La pauvre mère se sentit frissonner jusque dans la moëlle des os.

Et elle courut s'enfermer dans sa chambre pour que Jeanne ne vit point ses larmes.

— Ah ! s'écria-t-elle avec désespoir, qu'elles soient à jamais maudites, ces femmes flétries, sans cœur, sans âme et sans honte, ces monstres humains, qui font de nos enfants des victimes !

Que leur importent, à ces misérables créatures, les douleurs et les larmes d'une mère ! Elles causent la ruine, le malheur et souvent le déshonneur des familles, et l'on ne peut rien contre elles. Pourtant, ce sont des crimes, cela... Si la justice des hommes les laisse impunies, il faut que le châtement que Dieu leur réserve soit terrible ! Un de ces démons, une de ces infâmes s'est jetée sur nous comme sur une proie, et le désespoir est venu : une tombe s'est creusée sur mon fils ; et une autre va s'ouvrir sur ma fille !

Madame de Manoise, en parlant ainsi, avait le pressentiment du nouveau malheur qui ne devait pas tarder à la frapper.

Quinze jours plus tard, la jeune fille devint si faible que, ne pouvant plus se tenir debout, ni même assise, elle fut forcée de garder le lit.

Interrogé de nouveau, le médecin secoua tristement la tête.

La baronne comprit qu'il n'y avait plus d'espoir, que sa fille était condamnée.

Moins de deux mois après la mort de son frère, Elisabeth-Jeanne de Manoise était conduite à son tour, au cimetière du Père-Lachaise.

.....

Andréa avait appris la mort d'Henri de Manoise par le marquis de Soubreuil et ensuite par les journaux qu'elle lut avidement. Nous devons dire que le bruit retentissant fait autour de son nom, à la suite de cette malheureuse affaire, lui fut extrêmement désagréable. Pendant quinze jours, elle s'en montra très affectée. Mais peu à peu sa contrariété et son agitation se calmèrent. Au bout d'un mois, elle ne pensait déjà plus qu'on s'était beaucoup trop occupé d'elle. Et si elle songeait encore à la triste fin du baron de Manoise, cela lui faisait l'effet d'un mauvais rêve qu'il fallait absolument oublier.

Andréa n'était pas femme à s'apitoyer longtemps sur les malheurs d'autrui. Il fallait beaucoup pour l'émouvoir, et rien ne pouvait la décourager ou l'abattre. Elle ne voyait que le chemin ouvert devant elle, et, au bout, le but qu'elle voulait atteindre. Son audace restait à la hauteur de son insatiable ambition, et plus que jamais elle croyait marcher vers l'avenir attendu, merveilleux et éblouissant.

Toutefois, après le scandale qu'elle venait de causer, elle comprit qu'elle devait se faire oublier autant que possible et rester éloignée de Paris pendant un an ou deux. D'ailleurs, elle sentait qu'elle ne trouverait point en France la réalisation de son rêve magnifique. Elle désirait voyager, courir le monde.

Une voix secrète lui disait :

— Il faut voir l'Italie, visiter l'Allemagne, aller en Autriche, en Russie.

Or, quand le marquis de Soubreuil lui proposa de la ramener à Paris, où il avait l'intention de lui acheter un hôtel, elle lui répondit que, pour le moment, elle se trouvait très bien à Etretat ; que Paris, maintenant, l'effrayait un peu ; enfin, qu'elle n'avait pris aucune décision et qu'elle réfléchirait.

L'affaire du duel allait être jugée. Le marquis dut la laisser seule à Etretat, pour se rendre à

Paris et comparaître devant ses juges. Ceux-ci sont toujours très indulgents dans ces sortes d'affaires, même quand la rencontre est suivie de la mort d'un des deux adversaires.

Le marquis fut condamné à quinze jours de prison, et les témoins chacun à cinq jours de la même peine.

M. de Soubreuil, tenait à purger immédiatement sa condamnation, se constitua prisonnier.

Pendant ces quinze jours, Andréa, seule dans sa retraite, eut le temps de réfléchir au parti qu'elle devait prendre.

Le marquis revint. On allait entrer dans la saison des bains de mer. On voyait déjà beaucoup de monde sur la plage d'Etretat ?

M. de Soubreuil dit à Andréa :

— Est-ce qu'il vous est agréable de passer ici tout l'été ? Je dois vous prévenir que dans quelques jours, cette petite maison, si bien cachée dans les arbres, ne sera plus pour vous cette retraite mystérieuse que vous avez désiré trouver en vous éloignant de Paris.

— Monsieur le marquis, répondit-elle, nous quitterons Etretat quand vous voudrez.

— Faut-il encore vous parler de Paris ?

— Non, nous verrons plus tard.

— Où voulez-vous aller ?

— Où il vous plaira de me conduire, pourvu que ce ne soit pas en France.

— Désirez-vous voir l'Allemagne ? Nous irons à Bade, à Ems, à Hombourg, trois villes d'eaux où actuellement les étrangers abondent.

— Soit, répondit-elle, allons en Allemagne.

Trois jours après ils quittaient Etretat ; ils arrivèrent à Paris, où le marquis avait des ordres à donner et de l'argent à prendre. Après y être restés vingt-quatre heures, un train rapide de la compagnie de l'Est les emporta vers l'Allemagne.

A Bade, comme à Ems et à Hombourg, comme dans toutes les villes où ils séjournèrent plus ou moins longtemps, Andréa ne fut pas moins remarquée qu'elle ne l'avait été à Paris. Partout et toujours elle excitait au plus haut point la curiosité et l'admiration.

Quatre mois se passèrent ainsi à parcourir l'Allemagne, du grand-duché de Bade jusqu'en Bohême et en Poméranie, en passant par la Bavière, le Wurtemberg et le Hanovre.

— Je crois que nous ne devons pas aller plus loin vers le nord, dit un jour le marquis à Andréa. En Russie, l'hiver n'a rien d'attrayant. L'été prochain nous pourrions voir Saint-Petersbourg. Dans un mois il n'y aura plus de Parisiens hors de Paris ; voulez-vous que nous y retournions ?

— Pas encore.

— Je ne demande qu'à vous être agréable, à vous plaire, vous le savez. Vous n'avez donc qu'à me témoigner votre désir pour que je m'empresse de le satisfaire.

Un sourire le remercia.

— Je voudrais passer l'hiver en Italie, dit-elle.

— Eh bien ! ma chère Andréa, dans un mois vous y serez installée dans un palais.

Ils revinrent vers le midi en traversant l'Autriche et entrèrent en Italie par le Tyrol. Après être restés quelques jours à Venise, ils se rendirent à Florence.

— Monsieur le marquis, dit Andréa, cette ville aux monuments et aux palais de marbres me plaît ; c'est ici que je désire passer l'hiver.

Pour le jeune homme, ces paroles étaient un ordre.

Dès le lendemain il trouva à louer une magnifique maison, toute meublée, au milieu d'un beau jardin rempli de fleurs, d'arbustes, et ombragé de grands arbres. Il acheta un coupé, deux superbes chevaux du Piémont, et en quatre jours Andréa fut complètement installée. En plus de Louise, qui l'avait suivie dans son voyage, trois domestiques étaient à ses ordres.

Comme le baron de Manoise, le marquis de Soubreuil mettait à sa disposition sa fortune

A Florence, l'existence d'Andréa fut la même qu'à Paris pendant deux ans. On put la voir chaque jour au théâtre et à la promenade. Il y eut chez elle de brillantes réceptions où l'on entendit chez artistes favoris de la haute société de Florence. Chaque semaine elle recevait plusieurs invitations

pour assister à des fêtes, dont quelques-unes furent données à son intention.

Enfin, à Florence comme à Paris, comme partout, Andréa était l'étoile resplendissante, et, reine par l'élégance, la distinction et la beauté, elle régnait en souveraine sur la foule de ses admirateurs.

XX

Le marquis de Soubreuil, généreux et grand en toutes choses, faisait de très fortes dépenses ; car pour nous servir d'une expression familière, l'argent fondait dans les mains d'Andréa.

Vers la fin du mois de février, ayant dépensé les sommes qu'il avait emportées avec lui et épuisé le crédit qu'il s'était fait ouvrir, le marquis fut obligé de se rendre à Paris afin de se créer de nouvelles ressources.

En moins de huit mois, le jeune homme avait absorbé environ deux cent mille francs, dont presque la moitié était prise sur le capital ou par anticipation sur les revenus de l'année suivante. De son côté, Andréa avait aussi dépensé une soixantaine de mille francs, produit de la vente de son mobilier de la rue Pasquier, opérée par le soins d'un homme d'affaires.

Le marquis revint à Florence après une absence de huit jours.

Etant entré dans la maison, il fut très étonné de ne rencontrer aucun domestique. Il éprouva une sensation douloureuse.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? se demanda-t-il.

Il pénétra successivement dans toutes les pièces. Personne. L'habitation était silencieuse et déserte, au rez-de-chaussée comme au premier étage.

— Mais que s'est-il donc passé ici en mon absence ? s'écria-t-il.

Il ne voulait pas deviner, il cherchait à ne pas comprendre et à repousser la réalité. Mais il était devenu très pâle et il lui semblait qu'un poids énorme pesait sur sa poitrine.

Il descendit dans la cour, très agité. Il vit la voiture d'Andréa sous la remise et les deux chevaux dans l'écurie. Les deux animaux hennirent en l'apercevant. Ils avaient du foin devant eux, et sous leurs pieds une litière fraîche. Ceci indiquait que quelqu'un prenait soin d'eux.

Toujours sous le coup d'une émotion violente, le marquis entra dans le jardin. Il y trouva le jardinier occupé à planter des fleurs sur une plate-bande.

L'Italien interrompit son travail et s'avança vers lui, sa casquette à la main.

— Où est madame ? lui demanda le marquis.

— Partie !

Ce mot frappa le jeune homme comme un coup de poignard. Pourtant il avait pu, déjà, ne conserver aucun doute à ce sujet. Il reprit :

— Où est-elle allée ?

— Je n'en sais rien, répondit le jardinier.

— Depuis quand est-elle partie ?

— Il y a cinq jours.

— Et les domestiques, où sont-ils ?

— Ils cherchent une nouvelle place. Avant de s'en aller, madame les a congédiés en leur payant un mois de gages.

— Louise aussi ?

— Mademoiselle Louise est partie avec madame.

— Elles étaient seules ?

— Je ne saurais vous le dire.

— Ainsi, vous ne pouvez pas m'apprendre non plus quelle route elles ont prise ?

— Je ne sais rien, monsieur.

Le marquis était consterné. Il tordait sa montre avec rage.

— Ah ! fit le jardinier, j'oubliais de dire à monsieur que madame m'a remis une lettre pour lui.

— Une lettre ! s'écria le marquis.

— Oui, monsieur. Cette lettre vous apprendra probablement...

— Voilà ce qu'il fallait me dire tout de suite ; est-elle, cette lettre ? Donnez-la moi vite.

— Elle est dans ma chambre, je vais la chercher.

Il s'éloigna en courant. Il entra dans le salon qui lui servait de logement et reparut presque aussitôt tenant entre ses doigts un pli cacheté. Il revint au marquis, qui s'était dirigé vers le salon, et lui remit la lettre.

— Mon ami, vous pouvez continuer votre travail.

dit M. de Soubreuil.

Il sortit rapidement du jardin et rentra dans